



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée N^o 25.

Habit bleu d'évêque à boutons en or mat. Pantalon de mérinos boutons de métal aux dessous de pied, avec des chaînettes. Gilet de piqué blanc.



Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée N° 25.

Robe de percale garnie de crevés et d'entre-deux en tulle. Coiffure exécutée par M^{re} Michalon rue Vivienne N° 12. Toque forme Barotte en crêpe lisse.

PETIT
COURRIER DES DAMES,

OU

Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois, dont une d'homme.

Prix de l'abonnement : pour trois mois. . . . 9 fr.
pour six mois 18
pour l'année. 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n^o. 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ Père et Fils, imp-libr. du Journal, rue
St.-Louis, n^o. 46, au Marais.

MARTINET, libraire, rue du Coq St.-Honoré.

A AMSTERDAM,

Chez GAERIEL DUFOUT et C^{ie}., libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

FEMMES, femmes, réjouissez-vous! le beau siècle de la chevalerie va reparaitre en France. Ainsi que les preux d'autrefois se plaisaient à se parer des couleurs de leurs belles, ainsi nos aimables Français semblent aujourd'hui vouloir adopter les nuances que nous portons. Mais, au tems des brillans tournois, une simple écharpe d'une jolie couleur bleue ou rose, verte ou blanche, venait ceindre la taille de ces jeunes héros du XV^e. siècle. De nos jours, la mode ne



permettant plus qu'un tel souvenir d'amour puisse venir reposer sur le cœur brûlant de nos vaillans champions, ils font preuve d'une courtoisie bien plus héroïque encore, en ayant le courage de s'affubler du costume le plus bizarre, et le tout, sans doute, par excès de sentiment et de galanterie. Ainsi donc, nous ne pouvons accuser que l'originalité de nos goûts, si nous voyons en ce moment nos élégans admirateurs se transformer à peu près en arlequins, en se revêtant de la tête aux pieds des étoffes bizarres qui sont devenues pour nous une mode presque universelle. — Après les pantalons écossais dont la fantaisie n'a duré qu'un jour, on a vu paraître des gilets écossais. A ce goût, qui n'a pas été très-général, vient de succéder celui de cravates écossaises. En costume négligé, on ne voit plus un homme de bon ton qui n'ait à son col un de ces mouchoirs bariolés, qu'on pourrait supposer avoir été coupé à la robe de sa belle dulcinée. S'il en était ainsi, le secret de son cœur deviendrait à jamais impénétrable; car, quel est le curieux observateur, fût-ce le plus jaloux des maris, qui aurait la constance d'essayer à former un rapprochement entre les dessins de la cravate d'un fashionable et la variété de ces innombrables couleurs qui forment aujourd'hui les quadrilles de nos jolis tissus écossais, pour y chercher un rapport qui les mène à découvrir qu'elle est la dame des pensées de tel ou tel élégant?

— La couleur verte et bleue évêque est décidément en vogue pour les habits et les redingotes : on y adopte toujours des boutons en métal. Les redingotes les plus distinguées sont doublées en levantine verte ou noire. Les doublures en couleurs tranchantes sont abandonnées aux élégans de second ordre.

— Les gilets sont toujours à schall, en piqué rayé. — Les pantalons se font encore à la cosaque : les plus distingués sont en coutil blanc à doubles raies. — A la campagne et le matin on porte des chapeaux en jonc. — On a tout-à-fait abandonné ces immenses nœuds de cravates dont la confection exigeait un véritable travail. On se borne simplement à former au bas de la cravate un très-petit nœud, auquel on n'a encore donné aucune dénomination bizarre.

— Les costumes adoptés pour les bals champêtres offrent une élégance presque aussi recherchée que celle que nous



avons admirée dans les nombreuses réunions d'hiver ; à l'exception qu'au lieu de tulle et de gaze, les robes se font en mousseline claire ou en organdie. De simples fleurs des champs y remplacent ces fleurs de nos brillans parterres, que l'art a su imiter avec tant de perfection. Des épis, des bleuets, des coquelicots, sont placés çà et là entre des bouillons de mousseline qui font la garniture du jupon. Un bouquet des mêmes fleurs orne la paille légère, que l'on vient déposer pendant chaque contredanse entre les mains d'une mère ou d'un mari. Alors, outre l'avantage de montrer sa jolie figure, on laisse apercevoir la beauté des cheveux, dont la mode ne dénature plus la grâce par ces énormes boucles crépées dont elle commence à proscrire l'usage. Des anneaux onduleux, qui tombent naturellement sur le front et sur les joues ; un nœud d'Apollon, placé sur le derrière de la tête : voilà les coiffures adoptées par les jeunes femmes.

— A voir la quantité de robes écossaises que l'on remarque soit aux théâtres, soit aux promenades, il semblerait qu'un décret inviolable ait forcé toutes les femmes à se revêtir d'une même étoffe. A peine aperçoit-on çà et là quelques robes blanches. Celles en jaconas sont garnies en crevés et en entre-deux placés de différentes manières.

— Les toques, les barrettes et les turbans, coiffures de mise pour les toilettes habillées, se font en gaze blanche ou rose, mélangées quelquefois avec de la gaze mauve ou bleue barbot.

— Parmi les fleurs nouvelles, nous avons plus particulièrement admiré des bouquets de chardons. Ces fleurs, si dédaignées jusqu'à ce jour, viennent d'acquérir le mérite d'avoir été imitées d'une manière fort ingénieuse, au moyen de petits brins de plumes presque imperceptibles, et qui, se trouvant réunis, représentent parfaitement le léger duvet du chardon. Toutes les feuilles de cette plante sont de même très-bien imitées en plumes.

CORRESPONDANCE.

LA lettre suivante nous a été adressée au sujet du compte rendu, dans le Numéro de notre Journal du

15 mai dernier, de la comédie des *deux Cousines*; nous nous faisons un devoir de l'insérer. L'abondance des matières nous a empêché de la publier plutôt.

A Monsieur le Courrier des Dames.

« Apprécient le commerce comme une des bases principales
» d'un état; je suis étonnée que vous parliez avec si peu de
» considération des personnes qui en font partie; il suffisait
» autrefois d'avoir quelques moyens pécuniers pour être mar-
» chand. Maintenant, on exige de l'éducation, car les jeunes
» gens sortant du collège, et les demoiselles des meilleures
» pensions, ne rougissent pas d'entrer dans de fortes maisons
» de commerce. »

« Je trouve aussi très déplacé, l'air sot et niais que vous
» donnez aux demoiselles de comptoir. L'habitude qu'elles
» contractent de parler journellement à des personnes qu'elles
» ne connaissent pas, leur ôterait quand même, il leur serait
» naturel; lorsqu'on veut faire un mauvais compliment, il faut
» au moins qu'il soit vraisemblable. »

« Quant à la *toilette de la semaine* que vous critiquez, le
» luxe est poussé à un tel point qu'il ne permettrait pas qu'elles
» fussent mises comme vous le supposez, je ne vois donc pas
» M^{lle}. *Menthe*, beaucoup trop élégante, *les mains trop blan-*
» *ches et les pieds trop délicats*, pour le rôle qu'elles rem-
» plit, l'auteur était plus indulgent, on *probablement* mieux
» instruit que vous. »

« Votre erreur envers les *demoiselles de comptoir* étant pu-
» blique, je vous prie d'insérer cette lettre dans votre pro-
» chain N^o. afin d'en tirer ceux, qui comme vous, pourraient
» y être tombés. »

Nos abonnées n'auront pas lu sans hilarité cette réclama-
tion anonyme. Pour notre compte nous l'avons trouvée très-
plaisante, et c'est avec une extrême joie que nous entrons en
lice avec son invisible auteur. Nous le soupçonnons d'être
quelque vive beauté, l'ornement d'une *forte maison de com-*
merce, qui, dans un mouvement d'humeur contre le critique
de M. Casimir Bonjour, désolée de ne pouvoir s'en venger,
employa la seule arme dont elle pouvait faire usage : sa plume;
plume innocente, mieux exercée sans doute à tracer des billets

dictés par la tendresse naïve et confiés à l'amour discret, qu'à s'évertuer contre un journaliste, toujours bavard, toujours malin et qui est rarement vaincu sur son terrain.

L'anonyme qui nous juge moins indulgentes, ou *propablement* moins instruites que l'auteur des *deux Cousines*, ne nous a pas comprises; nous ne devons être responsables de son erreur. Nous nous le rappelons bien, l'article incriminé ne contient pas un mot qui pût nous attirer le blâme de ne point apprécier les personnes qui font partie des *bases principales de l'État*; rien à cet égard ne justifie la colère de la spirituelle réclamante. Quant à ce qui touche au degré de connaissances nécessaires pour être marchand, nous ne prétendons nullement que les commis et les demoiselles de comptoir doivent être dépourvus d'éducation, et qu'ils présentent aux acheteurs une mine sottie et niaise. Si nous avions eu le tort d'émettre une semblable opinion, la lettre de l'anonyme la réfuterait victorieusement. L'article, objet de la réclamation, dit qu'il n'y a pas de ridicule à voir dans un comptoir; une aune à la main, des femmes qui sont distinguées par leur éducation, leur esprit et leurs manières; mais que leur place la plus convenable est dans un salon. Il n'admet pas pour cela qu'il faille les remplacer par des demoiselles à l'air sot et niais. Cette mesure causerait un trop grand embarras; elle pourrait, si on l'adoptait, transformer en de véritables déserts les brillans comptoirs de la capitale.

Pour apaiser le courroux de l'anonyme, nous proclamons que les demoiselles de comptoir n'ont rien de *niais*, tant s'en faut; et nous parions, sans la connaître, que celle qui nous écrit n'a rien moins que l'air *niais*, et n'est rien moins que *sottie*. Nous la croyons, au contraire, très-*déniaisée* et très-spirituelle, et demandons pardon à sa modestie d'un compliment aussi direct et publiquement adressé.

Au résumé, nous pensons que sa mercuriale n'est pas raisonnablement fondée, mais trop polies envers notre sexe, et surtout envers une demoiselle de comptoir qui nous honore de sa correspondance, nous admettons que cette réclamation ne soit pas déplacée. Nous aurions pu cependant nous dispenser de l'insérer et de prendre la peine d'y répondre; mais l'intérêt qu'inspire naturellement une jeune personne qui se fait avec tant de chaleur et de générosité *l'avocate* de ses égales,

nous porte à faire tourner à son profit les reproches qu'elle nous adresse. Nous l'engageons donc, malgré la conviction où nous sommes qu'elle sort *d'une des meilleures pensions*, à consulter dorénavant le dictionnaire et la grammaire quand la fantaisie lui prendra d'écrire pour être imprimée. La susceptibilité de cette demoiselle ne lui fera voir peut-être dans notre avis qu'un *mauvais compliment*; nous sommes persuadées à l'avance qu'elle le trouvera *probablement vraisemblable*.

BIBLIOGRAPHIE.

LES AMOURS DES ANGES

De Sir Thomas Moor,

Traduit de l'anglais par M^{me}. Louise SW-BELLOC (1).

Il n'appartenait qu'à une femme de traduire *les Amours des Anges*, n'en déplaît à ces Messieurs : ils sont un peu trop matériels dans leur goût pour croire qu'ils aient pu réussir avec le même succès à nous dépeindre les pures affections de ces esprits éthérés, dont M^{me}. L. Belloc vient de nous faire connaître les sublimes intelligences. D'ailleurs cette dame nous paraît plus que personne devoir être initiée avec tout ce qui est en rapport à ces êtres célestes. Elle est belle *comme un ange*, a de l'esprit *comme un ange*. En nous offrant autant d'affinité avec les anges, peut-on être étonné qu'elle en ait si bien pénétré les mystères?

POUR les dames dont l'imagination ne les entraîne pas au-delà de ce qui se passe ici bas, et qui aiment à trouver terre à terre un aliment propre à satisfaire leur esprit et leur cœur, nous leur annonçons une nouvelle production de M^{me}. la comtesse de Genlis, intitulée *les Veillées de la Chaumière*. Elles

(1) Ce petit Poème, suivi des Mélodies irlandaises, se vend chez le libraire Chassériau, rue Neuve-des-petits-Champs, n^o. 5.

(2) Se vend chez Lecointe et Durey, quai des Augustins, n^o. 49.

trouveront dans ce petit ouvrage une peinture des mœurs simples et rurales de la vie champêtre.

Enfin, les femmes légères et coquettes apprendront aussi avec plaisir que la littérature vient de s'enrichir d'un traité parfait sur l'art d'embellir la beauté, et, ce qui est bien plus précieux encore, elles trouveront dans cette production les moyens *infaillibles* pour prolonger la durée de leurs charmes. M^{me}. Élise Voïart vient de faire paraître les lettres sur *la toilette des dames*; cet ouvrage se vend..... sans doute chez tout les libraires, car il doit être généralement recherché par les dames.

VARIÉTÉS.

LA nature a richement doté quelques individus. Parmi ses dons les plus précieux par leur utilité, l'on doit distinguer la faculté de se taire ou de répondre à propos. Un homme d'état fameux, et par les bons mots qu'il a dit, et par ceux qu'on lui prête, convient que le silence lui a plus servi dans ce monde que son esprit. Voici ce qui le mit à la mode, dans les salons de la capitale, à l'âge de dix-huit ans : Il était invité à dîner chez le duc de Choiseul; il arrive: est annoncé, entre avec cette lenteur qui ne lui a jamais nui et ne l'a point empêché de faire un grand chemin. A peine a-t-il fait quelque pas, que la porte s'ouvre de nouveau, et l'on annonce M^{me}. la duchesse de Grammont, qui, comme on sait, faisait la pluie et le beau tems chez son frère. M. l'abbé (car c'est d'un abbé qu'il est question) s'arrête pour laisser passer la duchesse, se tourne un peu vers elle en prononçant cette interjection: Ah! La duchesse, qui marchait vite, passe rapidement devant l'abbé, sur lequel elle jette un regard, et rejoint la société groupée autour d'un bon feu. L'on sort. L'abbé se place à un bout de la table, entourée d'une vingtaine de convives de fort bon appétit. On attendait pour *parler* que la duchesse eût *parlé*. Elle cherchait de l'œil l'auteur de l'interjection qui retentissait encore à son oreille. Elle l'aperçoit dans un coin: M. l'abbé, lui crie-t-elle, que signifie le *ah!* que vous avez prononcé en me voyant entrer? — Moi, madame la duchesse? je n'ai point

dit : Ah ! j'ai dit : Oh ! — La duchesse , interloquée pour la première fois de sa vie , ne sentit pas que l'abbé ne faisait que reculer la difficulté. Elle fit , *in petto* , l'interprétation qu'elle voulut ou que son amour-propre lui suggéra. Mais la singulière réponse fit faire attention à l'abbé. On lui adressa la parole. Il soutint la gageure avec esprit , reçut neuf invitations , et devint à la mode , grâce à l'instinct qu'il avait eu de parler sans rien dire.

THEATRES.

PANORAMA - DRAMATIQUE.

Première représentation du *Pauvre Berger* , mélodrame en trois actes.

EN voyant le titre du nouveau mélodrame du *Pauvre Berger* ; en apprenant que l'action se passait en Suisse , on devait s'attendre à ne voir que des peintures douces et simples des mœurs de l'ancienne Helvétie. Loin de là cependant , on nous représente le pauvre Berger comme un homme inepte et intéressé , qui , pour une somme d'argent , consent à passer pour un meurtrier. Comme au théâtre , ainsi que dans le monde , les militaires jouent toujours un très-beau rôle , c'est encore un militaire qui vient à propos pour justifier l'innocence ; mais la perfidie ne respecte aucun état ni aucun caractère , et le brave soldat est assassiné par le véritable criminel , qui espère ainsi renfermer son horrible secret dans la tombe. Cependant , des papiers trouvés dans le havresac du militaire , dévoilent le meurtrier , qui se fait justice à lui-même , en se précipitant dans le torrent ; et le public fait , à son tour , justice à la pièce , en applaudissant à des situations fortes et touchantes , à des détails remplis d'intérêt , au ballet , aux décors , à la musique ; enfin , à l'ensemble parfait qui a régné à la représentation de ce mélodrame.

Bertin a joué le rôle difficile du pauvre Berger avec une sensibilité et une naïveté vraiment étonnantes. Gauthier a été fort applaudi dans le rôle odieux du véritable meurtrier. Les auteurs , proclamés à l'unanimité , sont : pour les paroles , MM. Daubigny et Hyacinthe ; pour la musique , M. Alexandre ; le ballet , de M. Renauzy.

A ce Numéro sont jointes les planches 142 et 143.

Imprimerie de DUNDEY-DUPRÉ , rue St.-Louis , N^o. 46 , au Marais.